

Le stade de l'angoisse

François Leguil

DANS **LA CAUSE FREUDIENNE** 2005/1 N° 59 , PAGES 23 À 32
ÉDITIONS **L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE**

ISSN 1240-1684

ISBN 9782905040473

DOI 10.3917/lcdd.059.0023

Date de mise en ligne : 01/12/2017

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2005-1-page-23?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour L'École de la Cause freudienne.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Le stade de l'angoisse

François Leguil

Telle que nous la rencontrons dans la clinique, telle que les gens se plaignent d'en pâtir en la désignant comme « la souffrance la plus pénible », *das schrecklichstes Leiden*¹, l'angoisse n'est pas utile. Cette précision peut sembler étrange, parce que l'idée ne s'impose pas qu'il faille classer un affect si déplaisant parmi ce qui sert ou dessert l'économie des sujets parlants. Elle est pourtant de Freud qui l'affirme d'emblée, et rompt par là avec la psychologie de son temps, en particulier avec les questions de William James et de Karl Georg Lange² qu'il cite et critique dès le début de la vingt-cinquième conférence de son *Introduction à la psychanalyse*. Ceux-ci se demandaient s'il valait mieux penser « je vois un ours, j'ai peur, donc je tremble » ou bien « je vois un ours, je tremble donc j'ai peur » ? Cela n'était pas sot, mais une tentative de contribuer à l'évacuation des perspectives finalistes dans la logique du vivant, à la proscription du recours à l'intentionnalité qui donne aux choses le sens de l'utile et de l'inutile, en un mot à la réfutation des naïvetés psychologiques.

La cause de l'angoisse

Le mouvement de Freud est presque constant : ne pas interroger l'affaire sur son sens, mais sur sa cause. « Le développement de l'angoisse, *die Angstentwicklung*, n'est jamais, *niemals*, quelque chose d'utile, *etwas Zweckmäßiges* [de *Zweckmäßig* : opportun, utile,

François Leguil est psychiatre, psychanalyste, membre de l'École de la Cause freudienne.

1. Freud S., *Gesammelte Werke* (tome XI). *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1978, p. 407 ; cf. Freud S., « Leçon 25 L'angoisse », *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1961, p. 370-388.
2. *Ibid.*, p. 411.

adéquat]³ ». Selon Freud, la situation d'angoisse, *die Angstsituation*, se décompose, *zerlegen*, en deux parts : celle qui, d'un point de vue métapsychologique, vient en premier est un « état d'alerte devant le danger », état qui promeut l'action, qui explique la tonalité du vécu, la couleur du sentiment. L'absence de cette part de la situation d'angoisse – part métapsychologiquement première (les traductions françaises choisissent le mot « absence » pour *Wegfall*, qui signifie aussi et sinon mieux « suppression ») – la suppression de cette part première de la situation d'angoisse, de cette fonction de signal peut être tenue pour responsable de « graves effets », *ernste Folgen*, de conséquences sévères, sérieuses. Cette composante de la situation d'angoisse, Freud ne la conçoit que sous la condition que le phénomène clinique, l'angoisse elle-même, se borne, se réduise – *einschränken* – à une pure ébauche, à un simple commencement, *auf einen bloßen Ansatz*, à un signal, *auf ein Signal*⁴. Une décennie après ses leçons d'*Introduction à la psychanalyse*, la même condition est requise dans *Inhibition, symptôme et angoisse* : afin que la fonction de l'angoisse puisse même être pensée, le phénomène qui la manifeste doit être réduit, circonscrit, restreint, *beschränkt*⁵.

L'angoisse-signal ne « prélude à la formation du symptôme » – *die Symptombildung einleiten* – que sous la condition que le phénomène clinique se limite à n'être qu'une pure ébauche. Forçons le trait : l'essence du phénomène, *das Wesen der Angst*⁶, est une fonction, *Funktion*, mais l'expression de cette essence, le commencement de la formation du symptôme, l'*Einleitung der Symptombildung*, la réalisation clinique de cette essence semble antithétique, sinon avec la manifestation du phénomène lui-même, du moins avec le moindre de ses excès. L'angoisse serait dans sa fonction de signal lorsqu'il n'y a pas ou très peu d'angoisse éprouvée. Jacques-Alain Miller l'évoquait récemment à son cours⁷, Lacan, dans son *Séminaire X*, se tient sur une ligne théorique équivalente : à l'instar de ce qui est noté dans le second mouvement de la construction du fantasme *Un enfant est battu*, dans la constitution du désir, le temps de l'angoisse n'est pas nécessairement repérable parce qu'il n'est pas inévitablement éprouvé⁸.

Le plus souvent, ce que nous rencontrons dans la clinique n'est pas cette angoisse-signal, mais la seconde part de la situation d'angoisse, *Angstsituation*, explorée par Freud, soit : le développement de l'angoisse, *die Angstentwicklung*. De cette *Angstentwicklung*, Freud affirme qu'elle est une inopportunité, *eine Zweckwidrigkeit*⁹.

3. *Ibid.*, p. 409.

4. *Ibid.*, p. 410.

5. Freud S., « Hemmung, Symptom und Angst », *Gesammelte Werke*, tome XIV, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1976, p. 176 ; cf. Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, Quadrige/PUF, 1995.

6. *Ibid.*, p. 162.

7. Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire de *L'angoisse* de Jacques Lacan », *la Cause freudienne* n° 58, Paris, Navarin/Le Seuil, octobre 2004, p. 72.

8. Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse* (1962-63), Paris, Le Seuil, 2004, p. 204.

9. Freud S., *G. W.*, t. XI, *op. cit.*, p. 410.

La fuite devant un danger

La distinction de la fonction opportune et du phénomène inopportun, Freud l'établit également chez... l'animal : la part adéquate, opportune, est la fuite, *die Flucht* ; l'inadéquate, la part inopportune est dans le fait même d'être pris d'angoisse, le « s'angoisser soi-même », *das « sich ängstigen »*¹⁰. Ne sourions pas avec condescendance devant l'exportation chez nos amies les bêtes de ce distinguo métapsychologique ! À sa manière Lacan s'y emploie lorsqu'en plusieurs endroits de son Séminaire, il évoque l'anticipation que la débandade des troupeaux fait à la survenue d'un tremblement de terre, ou celle des rats quittant le navire. Cette fuite anticipatrice du danger menaçant lui paraît représenter une réponse certaine à une modification de l'*Umwelt*, modification profilant un lieu Autre, annonçant la béance d'un ailleurs là même où régnait la familiarité d'un environnement homogène.

Dans l'enseignement de Lacan, cette fuite, cette *Flucht* correspondant à l'angoisse-signal, à la fonction, à la *Funktion* de l'angoisse, est bien différente de la « paralysie » motrice de ce « lapin aveugle au milieu d'une route, érigeant vers le soleil couchant le vide de sa vision changée en regard ». Ce pauvre animal, vraisemblablement atteint de myxomatose, Jacques Lacan l'estima « humain jusqu'au tragique »¹¹. Cette courte note du « Discours de Rome » est l'une des plus concises et fulgurantes descriptions du phénomène d'angoisse chez l'animal en tant que l'on s'efforce de le distinguer de la fonction de la fuite. Lorsque ne sachant que faire d'une perte organique ou d'une chose hétérogène aux prescriptions automatiques du savoir qu'est leur vie même, les animaux non parlants paraissent ici retourner vers les territoires des animaux humains, comme si le crédit nous était accordé de pouvoir nous débrouiller avec l'encombrement d'une intolérable déchirure.

Les exemples abondent de ces enfouissements impossibles. On songe au chat Minos de Marcel Jouhandeau, accablé par une tourterelle assassinée ; mais c'est beaucoup plus fort avec cette note de Lacan qui relève la « béance de l'être individuel à son essence ». Dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud considère que l'angoisse est un phénomène corrélatif de tout le vivant. Lacan ne le suit pas jusqu'à ce point, mais en étend la possibilité presque au-delà des mammifères. Dans *Saint Glinglin*, son ami Raymond Queneau s'interroge le plus sérieusement du monde – soit, avec une drôlerie impeccable – sur l'angoisse des homards. Croit-on que ces grands esprits se payent notre tête ? Ils nous soulagent plutôt du spiritualisme indémodable qui complique la réflexion sur l'angoisse en l'encombrant des infatuations anthropocentriques chères aux amoureux du genre humain. C'est à eux que nous devons cette tétatologie clinique qui prêche l'utilité de l'angoisse, la nécessité de son expérience et son passage obligé pour qui veut trouver l'essence de lui-même et comprendre le rôle de son existence dans le plan de la création. Tout comme Bernardin de Saint-Pierre estimait que l'écume avait été conçue par le Dieu d'Adam et Ève afin que les matelots aperçussent les rochers, l'angoisse est retenue pour l'exquise qualité de ses affres qui livrerait le propre de la condition humaine.

10. *Ibid.*, p. 409.

11. Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 280.

L'angoisse est certitude

Soutenir avec Lacan qu'elle est certitude est montrer que le point n'est pas celui de son authenticité. Affect, elle subit ce que subissent les affects lorsqu'il faut les vérifier ; nous le faisons puisque analyser un angoissé est mettre sa certitude à l'épreuve de la vérité. Nous opérons ici à l'inverse du religieux ou du penseur qui conçoivent l'angoisse comme la vérité d'une question qu'il faut maçonner en certitude. L'angoisse n'est pas authentique, elle est certaine ; car, si elle était authentique, elle n'emprunterait pas ses allures à la théâtralisation qui lui est consubstantielle et constante, et par laquelle le sujet angoissé s'évertue à la contenir sur la scène où elle se manifeste, comme s'il voulait éviter que la menace ne s'étende sur le monde.

Niemals etwas Zweckmäßiges, l'angoisse n'est pas utile ; elle est inopportune. Pourtant, affirmer qu'elle est inutile pour justifier un traitement qui n'en voudrait rien savoir n'est hélas pas mieux inspiré que parier sur la fiction de son utilité. On sait que les médecins le font. Selon eux, l'angoisse est inutile, et cette inutilité se vérifie, en mesurant les fonctions psycho-organiques qu'elle perturbe. Cela ne date pas d'hier : un élève de Charcot, au début des années 1900, écrivait qu'elle était « une suspension universelle dans les opérations de la nature ». La formule avait au moins le mérite d'être bien écrite. Les rédacteurs des questionnaires évaluatifs contemporains ne s'embarrassent certes plus de semblables élégances, mais l'esprit demeure le même : entre les fonctions salubres de la peur et la dysfonction de l'angoisse, un saut qualitatif s'expliquerait par une augmentation quantitative de l'émotion. Bien sûr, nous convenons avec eux que les affaires d'intensité ne sont pas indifférentes. Au début du *Séminaire X*, Lacan parle de l'angoisse « para-normale »¹² ; dans un texte des *Autres écrits*, il distingue implicitement l'angoisse et l'anxiété¹³, n'adoptant pas le point de vue de la très académique Juliette Favez-Boutonnier qui les confond¹⁴ pratiquement.

L'originalité freudienne n'est ni d'identifier ni de trop différencier l'anxiété et l'angoisse. En les séparant l'une et l'autre de la peur, en montrant que l'une et l'autre ne dressent pas le sujet contre le même danger qui provoque la peur, l'originalité radicale est de se servir de cette question d'intensité pour concevoir que l'angoisse a une fonction, puis pour faire d'elle une cause, une cause du... sujet qui en est la réponse. Une brise marine et un cyclone sont du vent ; les conséquences n'en sont pas identiques. Mais si le cyclone abat la construction que la brise caresse, l'on peut – avance Freud – exciper de cette différence dans l'ordre des conséquences et des effets pour dégager avec l'idée de la cause celle de la fonction de signal de l'angoisse : « le marin expérimenté observera avec effroi un petit nuage dans le ciel qui semble banal au passager, alors qu'il lui annonce l'approche de l'ouragan »¹⁵.

12. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *op. cit.*, p. 27.

13. Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 377 et 381.

14. Cf. Favez-Boutonnier J., *L'Angoisse*, Paris, Presses Universitaires de France, 1963.

15. Freud S., *G. W.*, t. XI, *op. cit.*, p. 409.

Dans un lien spécifié avec « l'état de [son] savoir », *von dem Stande unseres Wissens*¹⁶, le sujet fait d'un tout petit événement le signal d'une tourmente, c'est-à-dire qu'il fait d'une différence d'intensité le réel d'une fonction à laquelle il répond comme sujet en en prenant la mesure, soit en la traitant comme la possibilité d'une possibilité ; comme la possibilité de la possibilité, non pas de la liberté, mais d'un déplaisir insupportable. Il est permis ici de *kierkegaardiser* ironiquement, si l'on saisit que c'est par sa réponse seulement que le sujet extrait d'un réel une fonction nommée signal. Au chapitre IX d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud est aussi disert que précis sur le dosage délicat de ces articulations métapsychologiques.

L'angoisse en péril

Or donc les médecins posent que, dûment mesurée, l'angoisse comme la souffrance est inutile. Cela paraît d'emblée plus sympathique, sent moins le renfermé que le dolorisme des religieux et semble plus réaliste que l'esbroufe du philosophe. En 1925, dans des lignes célèbres, Freud met l'un et l'autre dans le même sac : obsolescence des « guides de vie », *des Lebensführer*, tapage et tintamarres philosophiques, *alles Poltern der Philosophen*, ne sont que des tentatives vaines de remplacer le vieux catéchisme « si confortable et si complet », *so bequem und so vollständig*¹⁷.

Dysfonction des dispositifs de mise en alerte et chamboulement du bien-fondé de la peur, l'angoisse, selon la Faculté, doit être traitée par l'exactitude croissante de molécules de plus en plus topiques. Le projet est plaisant assurément, malheureusement à moyen terme aussi décevant : la suppression, *Wegfall*, de la fonction de signal a les conséquences les plus sévères, *ernste Folgen*.

Du moins, nous le prétendons après Freud. Avons-nous de quoi vraiment faire les malins et jouer les avantageux, alors que nous n'avons que peu de cartes en mains ? Pour dire le vrai, de carte, nous n'en n'avons qu'une, celle de Freud : la fonction de signal, cause du refoulement, au principe de la formation du symptôme. Drôle de fonction, au reste : le développement du phénomène d'angoisse l'opprime, le traitement de ce phénomène la supprime ! Le dilemme n'est pas douteux. N'y mêlons pas Lacan avant de voir que l'argumentaire freudien peut être déployé sur une autre ligne de crête.

En 1916, Freud s'apprête à dire : la névrose c'est l'angoisse, et l'angoisse c'est la névrose. Il est à deux doigts de le prononcer et ne le prononce pas, parce qu'il constate que tout le monde sait ce qu'est l'angoisse, bien que tout le monde ne soit pas angoissé. Il est des symptômes sans angoisses et des angoisses sans symptômes. Pastichant un alexandrin des « Animaux malades de la peste » – « ils ne mourraient pas tous, mais tous étaient frappés » – on pourrait résumer en douze pieds la problématique que Freud dégage sur cette étonnante *repartition* du phénomène de l'*Angstentwicklung* : tous sont informés, mais tous ne l'éprouvent pas. Quel est le statut de cette connaissance d'une expérience intime que l'on peut posséder tout en s'en trouvant exempté ? Quelle est cette connaissance universelle d'une expérience non générale ?

16. *Ibid.*, p. 408.

17. Freud S., *G. W.*, t. XIV, *op. cit.*, p. 123.

Si la fonction de l'angoisse, l'angoisse-signal, opère d'autant mieux que l'angoisse comme phénomène ne se développe pas, il est de bonne logique de la croire universelle. Mais, à la fin d'*Inhibition, symptôme et angoisse*, la découverte et la mise en valeur de la fonction de signal semblent redoubler l'énigme que Freud cherche à résoudre : si l'angoisse est cause du refoulement, quelle est la cause de cette cause ? Il ne peut s'agir d'une pulsion d'autoconservation, *ein Selbsterhaltungstrieb*¹⁸, car il s'agit bien moins d'un savoir préétabli que d'une affaire qui entretient des rapports ambigus avec le savoir, voire même avec le « plus de savoir qui produit l'angoisse », *das Mehrwissen, was die Angst befördert*¹⁹.

La peur de la peur

Nous étions en 1916 ; nous voici en 1974, avec Jacques Lacan interrogé par le magazine italien *Panorama*. Lui non plus, Lacan ne dit ni « la névrose c'est l'angoisse », ni « l'angoisse c'est la névrose » ; mais d'une manière infiniment plus estomaquante : « la névrose c'est la peur ».

« Qu'est-ce qui pousse les gens à se faire analyser ? », interroge *Panorama*²⁰. Réponse de Lacan : « La peur. Quand il lui arrive des choses qu'il ne comprend pas, l'homme a peur. Il souffre de ne pas comprendre, et petit à petit il tombe dans un état de panique. C'est la névrose. » Sans doute pourrait-on être tenté de dire *in petto* que Lacan parle avec des journalistes, généralistes probablement, et pour un grand public. Alors il taille à la serpe et veut faire mouche. Penser ainsi n'est pas d'un bon rendement et diminue les bénéfices de lecture. On préférera ici suivre le conseil donné par J.-A. Miller à l'occasion d'un séminaire précisément consacré à l'*Introduction à la psychanalyse* de Freud : « la simplification [...], l'accélération de l'exposition théorique, révèlent finalement les grands traits de la théorie, son squelette. [...] La simplification a son propre avantage ; il faut articuler des thèmes qui, sans cela, sont étudiés de façon distincte »²¹.

Au centre de ses réponses aux questions italiennes, Lacan place un mot que Freud n'a ni négligé ni marginalisé, qu'il a exploité dans sa démonstration, mais dont il a estimé la problématique suffisamment « consensuelle, admise », pour ne pas trop s'y attarder : la peur. Si, dans la culture universelle, au jour du grand Jugement, quelque chose doit surnager dans le débat, que peut-on opposer à ce qui fait trembler l'animal parlant, le terrasse ou le redresse, que doit-on penser sur ce qui arrête ou propulse cet animal humain, le sidère ou l'échauffe ? Cela sera ceci : seule la psychanalyse donne le goût, c'est-à-dire la dignité des moyens conceptuels, de distinguer l'angoisse de la peur, de les séparer, de les imbriquer, de les confondre, de les différencier, de les comparer, d'avoir avec leur étude un long et patient commerce de leur articulation qui permette d'espérer qu'on puisse dépasser celle-là pour supporter ce que nous avons à faire avec celle-ci, qui

18. Freud S., *G. W.*, t. XI, *op. cit.*, p. 408.

19. *Ibid.*, p. 409.

20. Lacan J., « Il ne peut pas y avoir de crise de la psychanalyse », trad. de l'italien par Paul Lemoine, *Le Magazine Littéraire*, n° 428, février 2004, p. 26.

21. Miller J.-A., « Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », in *Le symptôme-charlatan*, textes réunis par la Fondation du Champ Freudien, Paris, Le Seuil, 1998, p. 20.

permette de se dégager de l'angoisse pour savoir enfin ce qu'il faut penser de ses peurs. Reprenons Lacan : la névrose est une souffrance ; cette souffrance est de ne pas comprendre, et cela s'appelle la peur. « Mais qu'est-ce que l'angoisse pour la psychanalyse ? », questionne *Panorama*²². Réponse : c'est « quelque chose qui se situe au dehors de notre corps, une peur, mais de rien, que le corps, esprit compris, puisse motiver. La peur de la peur en somme. » La peur de la peur, la formule vient sans doute des psychiatres qui ont formé le docteur Lacan, de ses maîtres et des maîtres de ces maîtres-là. Elle est au cœur de quelques travaux de l'un d'entre eux, médecin chef de l'Infirmierie du dépôt de la Préfecture de Police et grand photographe devant l'Éternel, Henri Legrand du Saule ; également médecin à la Salpêtrière, il meurt l'année même où Freud arrive à Paris.

La peur de la peur des psychiatres était la peur d'avoir peur, et la peur de la peur de Jacques Lacan n'est probablement pas celle-là. Ce n'est pas non plus une peur au carré, une peur puissance deux, une plus grande peur ; celle-là, Lacan l'a nommée, c'est l'état de panique qu'il ne reconnaît pas comme un état d'angoisse stricto sensu.

Un exemple clinique

Soit l'exemple d'un analysant, encore point trop avancé dans sa cure. Dans une atmosphère d'*acting out*, il se lance dans la pratique d'un sport dangereux et impressionnant. En séance, les coordonnées signifiantes, les identifications en jeu lui sont vite connues et suffisent à établir les déterminations inconscientes comme la place évidente de ce désir et sa vanité à l'intérieur de son roman familial.

Pourtant la pratique de ce sport continue de le susciter ; sa poursuite fait apparaître des éléments répétitifs qui ne lui semblent pas sans lien avec quelques incongruités symptomatiques. La peur au ventre qu'il ressent dans les vingt à trente minutes qui précèdent chaque exercice contribue encore à l'aiguïsement des plaisirs qu'il recherche.

Un soir, alors qu'il prépare son sac et son matériel pour la fanfaronnade du lendemain, l'angoisse commence. Cette fois c'est différent, ce n'est pas le péril de l'événement devant lui qui l'effraie, ou l'opacité des raisons de son exposition à cette épreuve largement facultative, mais un recul intime, inavouable, qui l'assaille et le concerne par la mystérieuse obscurité d'une distance qui semble augmenter à mesure que se rapproche ce qui lui file entre les doigts. Ce n'est pas dans son corps, parce que justement son corps est dans tout cela. Ce n'est plus la peur exquise qui, du creux de l'épigastre, irradie les hypocondres pour offrir au buste le soutien attentif et paradoxal d'un socle de fortune. Cette fois, il a son compte.

On note que s'il a pu appréhender que l'angoisse est la poursuite du fantasme par d'autres moyens, l'expérience ne lui délivre pas elle-même que l'intelligence de son ressort est sexuelle : pas de *Mehrwissen* en récompense. Une angoisse qui se calme est une affaire heureuse, mais ce n'est pas une levée du refoulement, ni un gain de savoir, ni un triomphe sur le réel, ni une aubaine pour la vérité. Cette crise d'importance

22. Lacan J., « Il ne peut pas y avoir... », *op. cit.*, p. 29.

moyenne, apparue comme l'érotisation de la peur trouvée dans le risque physique encouru, allait être relayée par une incompréhension aux dimensions symptomatiques. L'angoisse a donc bien été la peur de cette peur-là qui s'annonçait sans d'autres hospices que celle dont il voulait se garantir pour s'assurer d'une idéalisation à la noix. Cette angoisse ne sanctionnait plus un risque du corps, mais interrogeait l'énigme d'une conjoncture fantasmatique.

Un obstacle au savoir que le transfert surmonte

Une fonction est une structure à l'intérieur d'une structure ; pour celle qui nous occupe, Freud note en 1925 que son hypothèse du signal éloigne l'angoisse du symptôme puisqu'elle intercale entre les deux la notion de danger²³. Signal – danger – refoulement – symptôme, une manière d'algorithme à quatre termes, précieux pour le repérage clinique ; mais d'une préciosité que l'angoisse pathologique concasse. Appeler cette angoisse la peur de la peur oriente dans le dilemme freudien de la fonction et du phénomène.

Si la peur manifeste la souffrance du sujet de ne pas comprendre ce qui lui arrive, l'angoisse-signal de Freud, soit l'angoisse réduite à sa fonction indicative du réel, donne à cette peur le moyen d'accorder plus de densité au symptôme qui l'accompagne et la motive à la fois. La peur de cette peur, soit l'angoisse telle que Lacan la définit devant les journalistes de *Panorama*, obvie le plus souvent à la sorte de transfusion de cette consistance qui augmente la possibilité de croire au symptôme en raffermissant le sujet dans sa volonté de l'analyser parce que « se dessine [en lui] quelque chose tel qu'il lui est suggéré que *il y a une cause à [cela]* »²⁴.

Le phénomène qui opprime la fonction, ou l'accident qui n'a cure de son essence, explique que l'analyste compte moins sur le désir de savoir de l'analysant, désir désolé par le pouvoir d'intimidation de l'angoisse, que sur le transfert et sa manœuvre. Encore convient-il qu'il puisse donner ce qu'il a, comme la plus belle mariée du monde ; ce qu'il a est un désir. Ce désir de l'analyste lorsque, à l'instar de J.-A. Miller dans un ancien cours, nous l'abordons comme désir de savoir, relaie ou combat ce qui est impossible à mobiliser chez l'angoissé parce que l'angoisse dans sa nature se présente d'une manière antagoniste et incompatible avec l'acquisition d'un savoir nouveau. Freud ne dit rien d'autre lorsqu'il fait de l'angoisse une cause du refoulement.

« Malheur au psychanalyste qui n'aurait pas dépassé le stade de l'angoisse », annonce Lacan dans son entretien à *Panorama*, traduit par Paul Lemoine²⁵. L'évocation d'un stade est assez éclairée par le commentaire de J.-A. Miller qui place le *Séminaire X* à l'envers du stade du miroir²⁶. Cela suppose un franchissement et l'établissement d'une situation « clinique » où la fonction de l'angoisse, fonction indicative du réel, n'est plus obérée ni compromise par le phénomène lui-même. Cette référence à un stade inverse à celui du miroir rappelle que l'angoisse est aussi bien – et peut-être d'abord – une affaire d'angle de vue, c'est-à-dire de position subjective.

23. Freud S., *G. W.*, t. XIV, *op. cit.*, p. 176.

24. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *op. cit.*, p. 325.

25. Lacan J., « Il ne peut pas y avoir... », *op. cit.*, p. 29.

26. Miller J.-A., « Introduction à la lecture... », *op. cit.*, p. 67 notamment.

Pour le « malheur » on peut aisément ne pas le croire emprunté au vocabulaire des grandes imprécations, mais plus sobrement à la phénoménologie de l'angoisse où le temps se consume dans la prévision du malheur absolu. Malheur au psychanalyste, parce que le malheur de l'angoisse est l'angoisse elle-même. L'analyste qui n'en a pas traversé le stade, soit le moment logique où sa fonction trouve sa raison, connaîtra le phénomène de l'angoisse dans une pratique qui devrait plutôt lui faire symptôme, infiltrant les choses de la clinique qui lui deviendront des réalités intolérables parce que sans cesse ouvertes à la contagiosité de la douleur. Ou c'est l'angoisse, ou c'est le désir de l'analyste : il faut choisir.

Lacan n'a pas prononcé : malheur au psychanalyste qui n'aurait pas connu l'expérience de l'angoisse. C'est que la certitude de l'angoisse n'est pas celle que l'on attend dans le passage de l'analysant à l'analyste. Y aurait-il une bonne et une mauvaise certitude ? Ce serait mal dit. Il y a une position du sujet, insupportable et inféconde, et une autre où l'accord peut être scellé avec ce qui lui est devenu certain. L'angoisse signe l'entrée de la certitude dans la subjectivité par la porte de la souffrance. Elle n'est pas féconde quand, à l'inverse de la certitude anticipée ouvrant sur l'acte, elle est certitude anticipatrice et pessimisme contemplatif du pire.

Aussi cherchons-nous à « améliorer la position »²⁷ du sujet, la position douloureuse de sa certitude, par une croyance que nous nommons « transfert ». On peut aimer le mot prêté à Madame du Châtelet qui est moins amusant que profond : « je ne crois pas aux fantômes, mais j'en ai peur ». N'avait-elle pas saisi qu'il ne s'agit pas de croire aux fantômes, pas plus fantomatiques que les semblants, mais de croire à sa peur, et d'y croire assez pour en faire un symptôme qui nous donne une chance d'en apprendre quelque chose ?

Un réel qui se signale au sujet

Freud enseigne que l'angoisse est un signal, cela signifie qu'elle n'est pas un message, et qu'il n'y a en elle aucune réserve de savoir qui ne soit pensable sans sa disparition. Ce signal fait signe du réel au sujet, cela veut dire qu'il ne fait pas signe à l'Autre. C'est pourquoi toutes les sémiologies de l'angoisse qui se composent dans l'Autre pour y établir un savoir y faire avec elle, à l'instar des quatorze ou seize items du *DSM IV*, résonnent telle une expropriation fieffée et vaine de ce que le sujet a de plus ineffable. Certes, l'angoisse peut bénéficier d'une intervention interprétative ; elle n'est pas refoulée, elle n'est pas inconsciente, mais parce qu'elle est déplacée ou transformée, elle apparaît souvent cachée, voire ignorée par le sujet. Son « interprétation » se concentre alors dans une ambition déictique. C'est en effet parfois soulager quelqu'un et l'orienter en l'informant que ce dont il souffre, de manière trop diffractée ou biaisée pour en prendre la mesure, est de l'angoisse.

C'est une « catatonie » du sujet²⁸ ; du sujet qui n'y attend rien qu'il ne lui faille imaginer à grands frais d'« amplification péjorative »²⁹. La certitude ne redouble pas cette attente

27. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *op. cit.*, p. 70.

28. *Ibid.*, p. 301.

29. Ey H., *Études psychiatriques. Aspects sémiologiques*, tome II, Paris, Desclée de Brouwer, 1950, p. 380.

angoissée : elle est l'attente elle-même. La certitude et l'attente du danger sont dans l'angoisse une seule et même chose ; la menace dans l'angoisse, c'est l'angoisse ; l'angoisse qui place le sujet dans l'urgence d'avoir à s'en forger une thématization représentable. L'angoissé attend bien moins qu'il n'est attendu. Ce qui le menace est que ça ne cesse pas. Drame du sujet attendu par un Autre dont il désespère car il est en passe de ne plus y croire. La douleur de l'angoisse est cette croyance blessée au cœur, devenue incapable de décompléter la certitude.

D'où la tentative d'en inverser le trajet tel un boomerang et d'y situer la source d'une clameur qui célébrerait les revendications vitales de l'homme en faisant d'elle l'assomption du *Sentiment tragique de la vie*. On sait qu'il s'agit là du titre d'un livre du grand Miguel de Unamuno qui ne manque pas de puissance. La clinique, pourtant, nous mande de récuser impérativement cet hymne à l'angoisse du maître de Salamanque ; comme elle nous rend inacceptable sa confusion avec une épreuve de non-savoir qui, au titre d'une mystique athée, l'enrôlerait comme propédeutique de la connaissance immédiate et directe des choses qu'un Georges Bataille obtient dans l'extase de son *expérience intérieure*.

Nous retenons néanmoins avec ce dernier que le plus fâcheux n'est pas tant l'angoisse, que son *élusion*, son évitement. Avec une inspiration sans doute différente, Lacan parle de son affrontement³⁰. C'est un combat qui ne ressemble ni à l'héroïsme des confrontations belliqueuses ni au courage des aventures de l'esprit, puisque l'idéal s'y trouve proscrit absolument.

Aider un sujet à se *désangoisser* n'est ni pourfendre la réalité de son expérience par le retour honteux et stupide des techniques de suggestion, ni s'en servir en assujettissant l'angoissé à l'autorité pateline de son thérapeute. Il s'agit, par l'expérience du transfert, de permettre à un sujet de s'extraire de la douleur de sa certitude que ça le concerne pour la seule raison que l'Autre ne fait pas le poids.

Dégager un sujet de son angoisse, l'aider à s'en dégager plutôt, ne le prémunira pas contre ses peurs, mais lui permettra d'en apprendre quelque chose en lui faisant savoir la manière dont il s'y trouve impliqué. Jacques Lacan confie à *Panorama* que le seul réel dont l'accès nous est concevable consiste à « donner un sens aux choses [...]. Autrement l'homme n'aurait pas d'angoisse »³¹. Le sens des choses n'est pas étranger à l'utilité qu'on leur prête autant qu'à l'inutilité qu'on déplore. Aider quelqu'un à se *désangoisser*, c'est l'ouvrir à la révélation que le sens, théologique ou téléologique, n'est pas en jeu afin de rendre sa demande réellement effective ; c'est l'ouvrir aussi à la découverte de ce qui peut être attendu de lui.

30. Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *op. cit.*, p. 389.

31. Lacan J., « Il ne peut pas y avoir... », *op. cit.*, p. 29.